

LA LETTRE DU JOUR

Pillage du continent africain



Geneve, 22 novembre.- Le musée d'ethnographie doit-il s'approvisionner en « chefs-d'œuvre » auprès des marchands d'art? Permettez-moi d'apporter ici le témoignage d'un chercheur qui connaît bien la situation du commerce de l'art dans les pays d'où proviennent certaines des pièces proposées aux acheteurs du monde occidental. Archéologue et ethnologue, je fréquente régulièrement les pays d'Afrique de l'Ouest, notamment le Mali, d'où proviennent de nombreuses pièces, tant archéologiques qu'ethnographiques, depuis plus de quarante ans. Je crois donc être bien placé pour constater les dégâts causés dans ce pays par les délirs esthétisants des collectionneurs des pays industrialisés.

En découvrant l'art nègre, les artistes et écrivains du début du siècle, ont fait aux populations alors colonisées d'Afrique un cadeau empoisonné dont les effets se sont révélés, au fil du temps, de plus en plus ravageurs. De simples curiosités ethnographiques, les masques et statues rapportés en Europe, sont devenus « objets d'art », puis « chefs-d'œuvre » monnayables à merci. Pour faire politiquement correct, l'art nègre est devenu un art primitif puis, aujourd'hui, un art premier sans que l'attitude des Européens, des Américains et désormais des Japonais ne change d'un pouce vis-à-vis des personnes qui sont à l'origine des pièces, tant convoitées: le mépris et l'ignorance.

Les sites archéologiques et les sanctuaires religieux traditionnels du Mali sont aujourd'hui, comme dans la plupart des pays du Tiers monde, totalement dévastés par les chercheurs de « trésors ». Des pans entiers de l'histoire mondiale sont ainsi détruits pour satisfaire l'appât du gain: d'une longue chaîne d'intermédiaires, tant africains qu'européens, et ceci pour la satisfaction personnelle de quelques amateurs qui se satisfont d'une simple contemplation de pièces mutilées, au sens propre comme au sens figuré.

Nous sommes chaque jour, mes collègues et moi-même, atterrés par les dégâts, tant humains que matériels, que les antiquaires locaux à la recherche de pièces « intéressantes » provoquent dans leur quête d'objets commercialisables. Des piliers sculptés faisant partie intégrante du patrimoine architectural sont arrachés et volés la nuit dans les villages. La promesse d'une somme d'argent ridicule par rapport aux prix proposés dans les grandes salles de vente des pays industrialisés pousse certains villageois à faire main basse sur des fétiches garantissant l'équilibre social et religieux de ces communautés, semant la discorde et la haine entre les familles avec lesquelles nous travaillons tous les jours. Les sommes consenties par les acheteurs, ridicules pour ces derniers, colossales pour l'individu qui brade son patrimoine pour survivre, déstabilisent totalement l'équilibre économique et humain des communautés.

Le musée d'ethnographie dont nous soutenons aujourd'hui la réalisation à la place Sturm n'a donc que faire de ces « trésors » dont l'appréciation qualitative a du reste fluctué et fluctue encore au cours du temps selon les lois spéculatives du marché et selon des critères propres au seul monde occidental. Ces pièces tant convoitées, isolées de leurs contextes d'origine, n'ont plus aucun rapport avec les préoccupations des personnes qui les ont créées et utilisées. Faire connaître la culture de l'autre nécessite que l'on établisse des liens de partenariat et d'estime réciproque avec nos interlocuteurs. Cette position n'exclut pas l'achat de pièces auprès des gens avec lesquels nous collaborons. Il ne s'agit pas d'une question d'argent, mais d'une question de respect de l'autre. Mais peut-être est-ce trop demander à notre civilisation.

Alain Colley

Pillage du continent africain

Le musée d'ethnographie doit-il s'approvisionner en « chefs-d'œuvre » auprès des marchands d'art ?

Permettez-moi d'apporter ici le témoignage d'un chercheur qui connaît bien la situation du commerce de l'art dans les pays d'où proviennent certaines des pièces proposées aux acheteurs du monde occidental. Archéologue et ethnologue, je fréquente régulièrement les pays d'Afrique de l'Ouest, notamment le Mali, d'où proviennent de nombreuses pièces, tant archéologiques qu'ethnographiques, depuis plus de quarante ans. Je crois donc être bien placé pour constater les dégâts causés dans ce pays par les délires esthétisants des collectionneurs des pays industrialisés.

En découvrant l'« art nègre », les artistes et écrivains du début du siècle ont fait aux populations alors colonisées d'Afrique un cadeau empoisonné dont les effets se sont révélés, au fil du temps, de plus en plus ravageurs. De simples curiosités ethnographiques, les masques et statues rapportées en Europe sont devenus « objets d'art », puis « chefs-d'oeuvres » monnayables à merci. Pour faire politiquement correct, l'art nègre est devenu un art primitif puis, aujourd'hui, un art premier sans que l'attitude des Européens, des Américains et désormais des Japonais ne change d'un pouce vis-à-vis des personnes qui sont à l'origine des pièces tant convoitées : le mépris et l'ignorance.

Les sites archéologiques et les sanctuaires religieux traditionnels du Mali sont aujourd'hui, comme dans la plupart des pays du Tiers monde, totalement dévastés par les chercheurs de « trésors ». Des pans entiers de l'histoire mondiale sont ainsi détruits pour satisfaire l'appât du gain d'une longue chaîne d'intermédiaires, tant africains qu'européens, et ceci pour la satisfaction d'une simple contemplation de pièces mutilées, au sens propre comme au sens figuré.

Nous sommes chaque jour, mes collègues et moi-même, atterrés par les dégâts, tant humains que matériels, que les antiquaires locaux à la recherche de pièces « intéressantes » provoquent dans leur quête d'objets commercialisables. Des piliers sculptés faisant partie intégrante du patrimoine architectural sont arrachés et volés la nuit dans les villages. La promesse d'une somme d'argent ridicule par rapport aux prix proposés dans les grandes salles de vente des pays industrialisés pousse certains villageois à faire main basse sur des fétiches garantissant l'équilibre social et religieux de ces communautés, semant la discorde et la haine entre les familles avec lesquelles nous travaillons tous les jours. Les sommes consenties par les acheteurs, ridicules pour ces derniers, colossales pour l'individu qui brade son patrimoine pour survivre, déstabilisent totalement l'équilibre économique et humain des communautés.

Le musée d'ethnographie dont nous soutenons aujourd'hui la réalisation à la place Sturm n'a donc que faire de ces « trésors », dont l'appréciation qualitative a du reste fluctué et fluctue encore au cours du temps selon les lois spéculatives du marché et selon des critères propres au seul monde occidental. Ces pièces tant convoitées, isolées de leurs contextes d'origine, n'ont plus aucun rapport avec les préoccupations des personnes qui les ont créées et utilisées. Faire connaître la culture de l'autre nécessite que l'on établisse des liens de partenariat et d'estime réciproque avec nos interlocuteurs. Cette position n'exclut pas l'achat de pièces auprès des gens avec lesquels nous collaborons. Il ne s'agit pas d'une question d'argent, mais d'une question de respect de l'autre. Mais peut-être est-ce trop demander à notre civilisation.

Alain Gally